

	Sergent Pierre : Né le 13-05-1877 à Pleuven ; 1901, prêtre, professeur à Saint-Brieuc ; 1902, vicaire au Folgoët ; 1905, vicaire à Notre-Dame de Quimperlé ; 1914, aumônier des Augustines de Pont-l'Abbé ; 1922, prêtre résidant chez les Augustines de Pont-l'Abbé ; décédé le 6-09-1924. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1924 p. 683-684.
--	--

M. l'abbé Sergent, qui vient de mourir à Pont-l'Abbé. Le 6 Septembre dernier, était né à Pleuven, le 13 Mai 1877. Depuis longtemps déjà c'était entre lui et la mort un duel qui eût tournée à son avantage si le courage souriant et la volonté de se dévouer avaient pu quelque chose contre les progrès de l'impitoyable tuberculose qui le minait.

Ordonné en 1901, M. Sergent, après une année de professorat au collège Saint-Charles de Saint-Brieuc, débuta dans le ministère comme vicaire au Folgoët. L'esprit surnaturel que le jeune prêtre emportait du Séminaire ne fit que se développer dans ce centre de la foi et de la piété léonaise dont le spectacle est de toutes les fêtes et de tous les dimanches.

En 1905, il devenait vicaire de Notre-Dame de l'Assomption à Quimperlé. Son zèle y trouvait à se dépenser sur un terrain bien différent. On y vient moins qu'au Folgoët vers le prêtre, et c'est à celui-ci d'aller vers le fidèle trop porté à négliger chez lui-même et chez l'enfant les soins que réclament les âmes et l'effort que demande le salut.

L'activité de M. Sergent s'adapta sans peine aux nouvelles exigences de ce ministère difficile mais encore attrayant pour un cœur d'apôtre. L'enfance surtout eut ses préférences. Il avait admirablement compris la nécessité d'une première éducation chrétienne pour assurer, sinon toujours une persévérance sans défaut, du moins une possibilité de retour à ceux que la négligence ou les orages de la vie écarteraient momentanément de la voie droite. Les écoles chrétiennes n'eurent pas de recruteur plus ardent et plus patient à la fois. Les enfants qu'il ne pouvait y faire entrer, il trouvait pour eux des catéchistes volontaires qui les instruisaient des vérités élémentaires de la religion.

Il vint un moment où, toute son œuvre étant compromise par l'exécution des lois contre l'enseignement Congréganiste, lui-même, sur l'offre de son Evêque, dut prendre la place d'un des maîtres frappés pour délit de congrégation. Le poste était de dévouement et de sacrifice : il répondait à ses goûts et à son zèle. Il demanda la classe des petits, des débutants de 7 et 8 ans, et ce fut aussi admirable qu'édifiant de voir la sollicitude presque maternelle dont il entourait cette petite famille, l'assiduité et l'ardeur au travail qu'il apportait dans l'exercice de ses nouvelles fonctions.

Il lui eût fallu une autre santé, une autre poitrine pour résister longtemps à ces fatigues. L'ennemi était dans la place : force fut de tenir compte de ses progrès trop inquiétants. M. Sergent dut quitter ses élèves, mais ne se résigna pas pour cela à laisser entièrement l'enseignement. Il fonda un cours d'adultes, et de cette flamme d'apostolat qui le consumait autant que sa maladie il voulut encore réchauffer le cœur et éclairer l'esprit des jeunes gens de sa paroisse.

En 1914, l'aumônerie des Augustines de Pont-l'Abbé devint vacante, M. Sergent y fut envoyé dans l'espoir qu'il referait ses forces dans ce poste. Il était trop tard : Il ne gardait quant à lui aucune illusion, encore que cette conscience de son état n'influât en rien ni sur la piété et la prudence de sa direction, ni sur la douceur et l'aménité de son caractère, ni sur la chaleur et l'accent apostolique de sa parole. S'élevant lui-même vers les hauteurs spirituelles en même temps que les âmes d'élite dont il était le conseiller et le guide, il se préparait, sans bruit et dans la paix de l'âme, à la mort. Retardée par les bons soins dont il était entouré, elle attendit encore deux ans, après qu'il eut dû résigner ses fonctions, pour le prendre. Quand elle vînt, il était prêt. Elle le trouva sanctifié par la souffrance, fortifié par la réception des sacrements et attendant, disait-il, dans un sentiment de confiance qu'autorisait toute sa vie, « le moment de partir pour le Ciel ».

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1924, p. 683

